

Ses ongles sont bleus, mais il a la main verte... Et pour cause : il est botaniste. Entre Cancer et Capricorne, son salon est un coin de forêt dense, avec orages, perroquet et grenouilles...

# PATRICK BLANC UN PARISIEN DES TROPIQUES

par Yves Bordenave

**D**ouze mètres carrés peut-être, quinze tout au plus. Une fenêtre ouverte sur le sud, une autre sur l'ouest. Quatre murs et des oiseaux couleur tropiques qui rebondissent. Les grenouilles et le perroquet aidant, ça fait un raffut du diable dans cette atmosphère torride, avec cette humidité qui colle et brouille les verres des lunettes. En bas, c'est la rue. Une chaussée et deux trottoirs, des voitures et le métro, station Nationale, qui, à cet endroit, prend l'air à cinq ou six mètres au-dessus du goudron. Paris, XIII<sup>e</sup> arrondissement. Patrick vit là, au troisième étage d'un immeuble ordinaire, avec un ascenseur qui s'arrête entre deux étages.

Patrick Blanc, trente-cinq ans, des ongles façon Griffith-Joyner, longs et crochus, peinturlurés de bleu au bout de la main droite. Le crâne déjà presque dégarni, sans doute pour mieux laisser respirer un large front.

Ce botaniste tropical demeure dans un appartement constamment chauffé à 23 ou 24 degrés, avec un taux d'humidité frisant les 80 %. « C'est pour mes plantes... Dans une atmosphère naturelle, sous nos latitudes, elles ne résisteraient pas. Elles viennent de différents endroits de la planète, mais toujours des zones tropicales. » Et l'eau de ruisseler le long du mur dans le salon, et les grenouilles, grosses comme le pouce, de chanter, heureuses de se reproduire dans cet uni-

vers pour le moins insolite. Les plantes se développent entre deux orages déclenchés par une horlogerie électrique — des orages tellement tropicaux et réguliers qu'on s'y croirait. Les oiseaux se font rôtir sous la lumière des néons, la prenant pour celle du soleil. Jusqu'au perroquet vert (tant pis pour le cliché) qui récite sa litanie.

Bref ! la forêt gabonaise ou la jungle amazonienne comme si vous y étiez, à portée de carte orange, in Paris, s'il vous plaît.

« Ici, je parviens à une sorte de perfection, impossible dans la nature. » Ce n'est plus le personnage un peu loufoque qui parle, mais le chercheur. Celui qui passe des journées entières dans son labo du Cnrs, à s'user les yeux sur son microscope et à transcrire le résultat de ses observations, après avoir parcouru en tous sens les sous-bois de Malaisie ou l'exubérante et luxuriante nature malgache — en tout cas, ce qu'il en reste. Ils sont une petite dizaine en France, qui se partagent entre Paris et Montpellier, à occuper comme lui des postes au Cnrs ou à l'Université.

Patrick s'est spécialisé dans ce domaine il y a une douzaine d'années et consacre ses travaux à la « connais-



STUMPF/SIPA

sance des stratégies de croissance en forêt ». Voilà quinze ans qu'il use ses baskets entre Cancer et Capricorne. Le temps de découvrir environ cinq cents espèces de plantes, dont certaines ont déjà disparu. Non seulement « parce que la tendance actuelle de l'homme est à la destruction, mais aussi parce que dans certains milieux, la compétitivité entre les espèces est particulièrement rude ». D'où l'intérêt de se pencher — au propre comme au figuré — sur les modes de croissance. Un seul exemple, la Malaisie : 60 % de forêt en moins par rapport à 1960. « A ce rythme, la forêt disparaîtra carrément. C'est une véritable catastrophe. Les États-Unis ou l'Union soviétique mobilisent de gros moyens pour sauver

« On mobilise de gros moyens pour sauver deux baleines mais, dans le même temps, on détruit allégrement des centaines d'hectares de forêt sans que personne s'émeuve ».